



Didier Voyerne

Le talent de Vincent

Roman

AlterPublishing

Didier Voyerne

Le talent de Vincent

Roman

AlterPublishing

Photo de couverture :
Toute reproduction interdite

Photo de 4^{ème} de couverture :
Toute reproduction interdite
Photo de Jean-Marc Pettina

© Editons Thélès, 2009 – 1^{ère} édition
ISBN : 978-2-303-00218-9

© AlterPublishing, 2020 – 2^{ème} édition
ISBN : 979-8-558-07746-9

La biographie de Didier Voyerne

Didier Voyerne est né en 1956 à Compiègne au sein d'une famille de quatre enfants dont il est le dernier. Il habite aujourd'hui la Région Parisienne mais le midi de la France, où il a passé son enfance et son adolescence, et l'île de La Réunion, patrie de son épouse, sont aussi des lieux qu'il aime à fréquenter. Il est marié, père de trois fils et beau-père de deux filles, mais aussi grand-père trois fois.

Après trois ans passés au Lycée Militaire d'Aix-en-Provence où il obtient son bac, il suit une année de classe préparatoire à HEC au Lycée Louis-Le-Grand à Paris puis intègre l'ESSEC à Cergy-Pontoise. Il suivra plus tard des études au Conservatoire National des Arts et Métiers où il obtiendra un Master 2 en Stratégie et Expertise Financières.

Pendant plus de vingt ans, il a pratiqué les échecs en compétition. Il aime la marche, le ski alpin et la randonnée en forêt ou en montagne ainsi que les sorties ou voyages itinérants en VTT.

Il mène une vie professionnelle intense exercée dans diverses entreprises industrielles ou de services dans les domaines comptables et financiers. La finance d'entreprise, dont il connaît toutes les techniques et toutes les facettes, est le métier de Didier Voyerne. Il l'a enseigné pendant de

nombreuses années à l'ESSEC et intervient aujourd'hui au Conservatoire National des Arts et Métiers. Il a également co-écrit sur cette matière des ouvrages techniques tels que *La Nouvelle Trésorerie d'Entreprise* (Dunod), *Le Credit Management en pratique* (Les Éditions d'Organisation), *Le Besoin en Fonds de Roulement*, *Le Crédit Inter-entreprises* et *La Finance Participative au service des entreprises* (Economica/Collection AFTE) ou participé à un ouvrage collectif *Finance et Contrôle au quotidien* (Dunod).

Cependant, le théâtre, le cinéma et la littérature sont ses centres d'intérêts personnels, et l'écriture son envie profonde. Il a écrit trois romans, dont deux publiés aux *Editions Thélès* (Paris) : *Le Talent de Vincent* et *Le Gonmina* ; et l'un chez *AlterPublishing* : *Le Palindrome*. Il a aussi écrit *Têtes en l'hair* et *L'anachorète parisien*, deux pièces de théâtre publiées chez *AlterPublishing*.

Au-delà de son amour des mots et des arts, que ce soit la peinture et la littérature, il y exprime un romantisme moderne et un goût prononcé pour ses personnages qu'il fait évoluer dans des contextes forts en émotions et dans des lieux marquants.

Le talent de Vincent

À mes fils,
À l'amour...

F

CLAC, CLAC, CLAC, CLAC.

Seize heures.

CLAC, CLAC, CLAC, CLAC.

Seize heures. Elle marche d'un pas décidé.

CLAC, CLAC, CLAC, ses talons CLAQUENT sur le sol, chaque CLAC résonne à l'infini de l'enfilement des salles.

CLAC, CLAC, CLAC, CLAC.

Elle est jeune, vingt-cinq ans depuis quelques jours, brune aux yeux bleu acier presque gris. Son visage est lumineux ; son corps finement musclé qui transparait dans son tailleur strict, son déhanchement qui crée un mouvement saccadé, mais harmonieux, naturel, lui font une silhouette parfaite : elle est belle.

À son allure, on voit bien qu'elle a une personnalité affirmée ; ses gestes sont précis et économes, efficaces, péremptaires ; point besoin pour elle de se frayer un chemin car ce sont les autres qui s'effacent pour la laisser passer et pourtant il y en

a du monde cette après-midi dans le musée ; d'ailleurs, les talons de ses chaussures qui martèlent le sol à une cadence infernale, claquement dont le bruit sec et rythmé semble la précéder, suffit à lui ouvrir la voie, comme une sirène ouvre celle des pompiers ou un bi-ton, celle de la police.

De son grand sac, une sorte de besace avec une longue et large anse, tout boursoufflé par certainement beaucoup d'objets hétéroclites, sort, par manque de place, un grand carnet de notes.

Elle est F. F, comme Femme, ou D, comme Donna ou M, comme Miss ; comme elle est française, si vous le voulez bien, nommons la F. Si Fleur, Française, Fabiola, Fatima vous siéent mieux, choisissez l'un d'entre eux. Son prénom est Fiona. Quoi qu'il en soit, ses amis l'appellent F.

F se dirige droit vers la salle 35 ; manifestement elle connaît les lieux comme sa poche. F aime le Musée d'O¹ ; elle aime ce bâtiment, cette gare qui, sous sa pendule monumentale, résonne encore d'un brouhaha de passagers partant ou arrivant, pressés ou nonchalants, chargés ou les mains dans les poches, seuls ou accompagnés de leur famille, certains sur le quai attendant ou errant. Il suffirait de peu de choses, un peu d'imagination, un peu d'audace ou de transgression pour que, d'un seul coup, un train y entre sans crier gare et emporte cette

foule vers Bordeaux, Toulouse ou Nantes, ses trois principales destinations d'autrefois – encore présentes aujourd'hui par les trois statues monumentales qui surmontent la façade majestueuse du bâtiment – plus loin encore peut-être.

F aime l'ambiance qui y règne, ces touristes de tous les pays, ces citadins ou banlieusards habitués, ces étudiants ou écoliers, ces amateurs éclairés, ces spécialistes discrets qui prennent leurs notes ou un croquis sans un bruit, ou d'autres érudits qui le font savoir bruyamment ou gestuellement, ces en tout état de cause inconnus qu'elle côtoie, qui lui sont étrangers et qui le resteront dès qu'elle aura quitté les lieux.

Après des études de lettres modernes et d'histoire de l'art, s'être essayée à la communication dans une entreprise de luxe au sein de laquelle elle ne s'est pas sentie très bien, F est devenue journaliste chez *Art & Culture*, magazine mensuel un peu élitiste qui tire néanmoins chaque mois à 80.000 exemplaires et qui a trouvé sa place très au-delà de sa cible évidente. On peut y suivre l'actualité des gens du théâtre, de la peinture, de la littérature, de la musique, de l'architecture (c'est parfois très *people* mais avec retenue et subtilité, parfois avec ironie) ; toutes les informations pratiques concernant les expositions, les conférences, les manifestations ; des reportages,

où l'image est aussi importante que le texte, qui font le lien entre les différentes formes de l'art et entre l'art et la culture, qui s'appuient sur l'Histoire et les événements qui font le fond culturel et sociologique de l'art, qui, à partir de la vie et de l'œuvre d'un artiste, expliquent et mesurent son impact sur l'époque et l'impact de l'époque sur celui-ci ; des analyses et des fiches pratiques sur tel ou tel savoir-faire, telle ou telle technique ; des critiques sans concession, des conseils et avis équilibrés ; un courrier des lecteurs fourni, polémique parfois et toujours passionné, qui a autant sa place que les autres rubriques et auquel chaque journaliste concerné répond de façon très circonstanciée.

F, c'est plutôt le reportage, l'analyse de fond qui l'intéresse. Dans le dernier numéro, elle a produit un article remarquable sur le chant grégorien, son sens dans la vie liturgique et son impact sur la vie laïque, sa pratique dans les abbayes, son impact sur l'architecture des églises cisterciennes pour permettre d'y rendre le son et la force du chant par une acoustique étudiée. Elle est ainsi allée dans le Midi pour vivre cette expérience acoustique et mystique à l'abbaye du Thoronet². Et là, bien plus encore que tous les éléments historiques, techniques, culturels qui lui ont permis de nourrir et d'argumenter son article, ce qui l'a passionnée, envoûtée, c'est l'émotion inexorable qu'elle y a vécu, celle qui vous donne la chair de poule, même si vous

êtes endurci ou que vous voulez paraître comme tel, c'est cette pénétration au plus profond de vous de ces chants, de ses sons qui s'insinuent lentement, mais avec une force constante, dans votre corps et votre esprit, c'est cette présence apaisante que vous ressentez alors que les chants se sont tus depuis plusieurs minutes mais qui vous habitent longtemps au-delà. F n'est pas croyante, et pourtant, ce message qu'elle a reçu, cette présence qu'elle a ressentie, cette plénitude qu'elle a atteinte, sont d'ordre divin ; à tout le moins, c'est une autre dimension offerte à chacun qui vous grandit, qui vous fait espérer malgré cette tonalité grave du chant, que vous recevez sans que l'on vous demande quoi que ce soit en retour. C'est cela que F a voulu faire passer comme message ; pour elle, le lecteur ainsi déstabilisé, dérangé, commotionné, qu'il s'en rende compte ou non d'ailleurs, doit insensiblement s'en imprégner, puis le prendre comme un acquis gratuit qu'il doit faire prospérer pour lui-même d'abord, pour les autres ensuite, comme une chaîne cumulative de plaisir et d'envie intellectuels et sensuels s'étendant à l'infini dans l'espace et le temps. F est un maillon de cette chaîne ; pour elle, il faut toujours que de nouveaux maillons s'y accrochent, que chaque maillon déjà présent se renforce et se lie un peu plus avec les autres maillons auxquels il est attaché. Ses articles sont pour elle l'étincelle créative de chaque maillon nouveau et l'énergie nourricière de chaque maillon existant. Enfin, c'est ce qu'elle cherche à faire (mais

au fait que cherche F, que cherche F pour elle-même ?).

Il y a quelque mois, elle a présenté un article infiniment polémique, à tout le moins au sein de la rédaction ; il se trouve que les lecteurs ont apprécié ; F en a été réconfortée, voire contente, mais cela a laissé une sourde rancune entre F et son directeur de rédaction, Damien, que tous désignent par le grand D, plus du fait de sa taille que de son talent. Il s'agissait de se poser la question de la valeur marchande d'une œuvre. Est-ce qu'elle vaut quelque chose de façon intrinsèque, c'est-à-dire sans savoir par qui et pourquoi elle a été créée, un peu comme les peintures de Lascaux dont on ne saura jamais qui les a réalisées (peut-être, un jour, saura-t-on vraiment pourquoi elles l'ont été ?) et qui ont une valeur inestimable aussi bien sous l'angle historique et culturel que sous l'angle esthétique et artistique ? Est-ce qu'une œuvre vaut quelque chose parce que son créateur est célèbre, reconnu, qu'il a déjà fait de grandes choses et est-ce que c'est lui, c'est à dire son nom, qui donne la valeur marchande de son œuvre quelle qu'elle soit ?

– Non, non et non, je ne changerai aucune ligne, aucun mot à mon article, s'est fâchée F après un échange doux-amer avec le grand D, en plein milieu du comité de rédaction, médusé de la voir ainsi se rebeller.

– Mais F, c'est évident, le moindre dessin redécouvert de Picasso, une nouvelle mineure et oubliée de Maupassant, un poème inconnu de Ronsard s'arracheraient à prix d'or dans n'importe quelle salle de ventes, lui assène le grand D.

– D, Van Gogh n'a vendu qu'une seule toile de son vivant³ ; or, ses toiles s'arrachent à prix d'or aujourd'hui⁴ ; intrinsèquement, elles valaient déjà cela à l'époque.

– Oui, et alors ?

– Alors, plusieurs de ses peintures ne sont pas géniales, pas plus aujourd'hui où il est céléberrissime qu'hier où il était méconnu, et pourtant comme ce sont des Van Gogh, elles se vendront cher, très cher !

– C'est bien ce que je dis, le nom connu fait vendre.

– Tu as raison...

– Ah !

– ... laisse-moi terminer ! Tu as raison de dire qu'un nom connu fait vendre, mais tu prends des exemples évidents et des noms éprouvés, incontournables ; et même si l'œuvre est moyenne, elle se vendra, s'arrachera. Moi, je te parle de l'objet lui-même, de vendre une toile, un manuscrit, une lettre, le texte d'une chanson, une partition de musique sans dire de qui elle est, pas de vendre un nom ; combien en obtiendra-t-on si l'on sait que c'est Jean Dupont qui en est l'auteur et combien si l'on sait qu'il s'agit en réalité de Turner, Rousseau, Madame de Sévigné, Brassens ou Brahms ; la même œuvre, D,

la même œuvre !

– Je ne vois pas, désolé.

– Bon, je reprends. Tu prends un tableau peint uniformément en noir, combien l'achèterais-tu ?

– J'en sais rien, moi ! Pas grand-chose !

– Disons qu'il te plaît car tu y vois, selon la lumière et l'angle de vue, des nuances de gris, des tons qui passent du mat au brillant qui t'attirent, des formes que tu imagines à partir de ta plongée dans ce noir infini ; tu perçois un message caché qui t'interpelle ; il t'attire parce qu'il t'absorbe comme les trous noirs dans l'espace avalent les astres ; tu aimes le contraste qu'il apporte là où il est et partout où il pourra être, là où tu le mettras si tu l'achètes ; imagine-le là où il te semble le mieux chez toi ; tu le vois ou pas ?

Le grand D hoche mollement la tête.

– Donc, tu le vois et tu ressens déjà une émotion de le posséder, d'en profiter ; tu es déjà fier de le montrer à tes amis car tu vas leur expliquer pourquoi il te plaît, pourquoi tu n'as pu résister à l'acheter. Tu me suis toujours ?

– Mouais.

– Bon, alors combien en donnes-tu ?

– Quelque chose comme mille à deux mille euros peut-être ; j'sais pas vraiment

– Alors, si je te dis que c'est un Soutine, un Picabia, un Soulage, un dernier peintre à la mode,

combien en donnes-tu ?

– Ben, plus ! Evidemment !

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un Soutine, un Picabia, un Soulage, un dernier peintre à la mode !

– C'est pourtant le même que tout à l'heure ; te plaît-il plus que tout à l'heure ?

– Non.

– Donc, il ne vaut pas plus que tout à l'heure !

– Mais non.

– Mais si.

– Enfin, si c'est vraiment un Soutine, un Picabia, un Soulage un dernier peintre à la mode, je pourrai le revendre bien plus que mille ou deux mille euros, donc on ne me le vendra pas à ce prix-là, donc je devrai l'acheter plus que ce prix-là, CQFD !

– Tu viens simplement de démontrer que la valeur marchande de ton tableau n'est pas celle que tu lui attribues intrinsèquement, mais celle que les autres lui donnent si tu devais le vendre, donc t'en débarrasser, donc ne plus le posséder, donc ne plus en jouir ; en fait, ton tableau ne vaut rien puisque tu ne l'as plus.

– OK, mais j'aurais fait une plus-value peut-être substantielle.

– Tu n'avais pas le tableau avant, tu ne l'as plus après ; mets-toi devant ton tas de billets ou ton extrait de compte bancaire et dis-moi si cela te donne la même émotion.

– Ça dépend de l'épaisseur du tas de billets ou

du nombre de zéros sur l'extrait ! répond D, fier de cette répartie.

– Ce que tu aimes, c'est donc l'argent et non la peinture.

– Mais non, j'aime la peinture, je te dis et redis qu'elle vaut plus si le type qui l'a faite est connu, c'est tout !

– Si je te propose un livre écrit au XIX^{ème} siècle par Horace de Saint-Aubin, cela t'intéresse ?

– Non.

– Et si je te dis que c'est un livre de Balzac ?

– Oui.

– Bon, Horace de Saint-Aubin c'est le nom de scribe, de nègre si tu veux, de Balzac avant qu'il n'écrive sous son vrai nom ; donc, tu veux et tu veux pas du Balzac ; la *premier* livre, t'en voulais pas et la *deuxième*, tu me l'arracherais des mains ! L'un ne vaut rien, l'autre vaut, selon tes critères, beaucoup.

– Oui !

Ce oui que D voulait spectaculaire est moins assuré, il tombe à côté ; D est sur la défensive maintenant.

– Et tu vois D, je ne t'ai même pas dit de quel livre il s'agissait, je veux dire son contenu, pourquoi il est intéressant de le lire, pourquoi il vaut quelque chose, ce quelque chose pour lequel on se priverait d'une somme rondelette pour l'obtenir, mais plus encore pour le lire, le relire, le faire lire à d'autres, le

recupérer, l'oublier, puis le retrouver ; le lire encore, le léguer ; le charger d'histoire et d'émotion personnelles ; la, ma, valeur *marchande* c'est ce à quoi je vais renoncer par ailleurs pour lui substituer le plaisir de posséder, bien sûr au sens patrimonial, juridique, financier, mais surtout posséder au sens émotionnel, sensuel, intellectuel, bref en jouir ; si je l'achète, le mets dans une bibliothèque, puis le revends avec profit, ce livre n'a aucune valeur pour moi, même marchande.

– C'est absurde ton raisonnement, tu l'as revendu plus cher ; sa valeur marchande, c'est le prix auquel tu l'as acheté, puis le prix auquel tu le vends.

– Décidément, tu ne comprends rien D ! s'empare de nouveau F, sa valeur marchande, c'est le prix de mon renoncement à un autre plaisir, à un autre besoin, c'est le prix de la jouissance qu'il me procure, c'est, si je veux raisonner comme un financier, le retour sur mon investissement, le fruit, le bénéfice que j'en tire. Ce n'est pas le coût de sa possession et sa plus-value latente qui a du sens, mais ce qu'il me rapporte chaque jour ; c'est comme si tu achetais un loft qui te plait et que tu ne l'habites pas, une voiture que tu laisses au garage, une musique que tu n'écoutes pas ; il faut habiter ton loft, conduire ta voiture, écouter ta musique ; pour une œuvre d'art, la valeur marchande n'est pas la valeur de possession mais la valeur de jouissance.

– Mouais, peut-être.

– Écoute encore. Il y a, à deux pas d'ici, une

galerie de peintres qui copie des chefs-d'œuvre, donc de peintres et de toiles célèbres ; une toile, chez eux, c'est peut-être deux ou trois mille euros ; tu retrouves avec ce vrai-faux tableau la même émotion que le vrai-vrai tableau chaque fois que tu passes ou que tu t'arrêtes devant dans ton salon où tu l'as accroché ; sa valeur marchande pour toi est toujours de deux mille euros, mais sa valeur de jouissance, c'est combien ?

- J'en sais rien ! reprend D, excédé.
- Infinie, D, infinie ; et l'infini, c'est rien ; le zéro et l'infini se rejoignent !
- Tu planes F, tu planes.
- OK, soyons terre à terre et prenons un autre exemple, presque un contre-exemple : je te fais goûter un plat ; tu dis : « C'est bon, ça ressemble à du canard, en moins gras, peut-être » ; si je t'annonce alors que tu viens de manger du chien, tu vas tout cracher en disant : « Mais c'est dégueulasse ce que tu me donnes là ! » ; si tu as trouvé cela bon avant de savoir que c'était du chien, cela reste bon après que tu sais que c'est du chien. Eh bien là, c'est pareil : ce n'est pas l'étiquette qui fait le produit, mais bien le produit lui-même.
- Tu m'embrouilles F, j'abandonne.
- Alors, je garde mon article tel quel ?

Même si F prend un ton interrogatif, sa phrase ne souffre pas que l'on dise non. Le grand D fait grise mine, il s'est fait battre sans avoir l'impression

d'avoir combattu ; les autres membres de la rédaction penchent pour F. D hésite un instant :

– OK, vas-y, lâche-t-il de guerre lasse, mais, je te préviens, c'est toi qui répondras aux courriers des lecteurs, dit-il, histoire de remporter la dernière escarmouche et de ne pas trop perdre la face.

– Pas de souci, reprend F à peine triomphante, plus sûre de ses arguments que de la qualité de sa joute oratoire (elle a toujours été bien meilleure à l'écrit qu'à l'oral).

Avec un grand sourire, F a pris son sac, a tourné presque militairement les talons, est sortie de la salle, les uns et les autres s'écartant devant son audace et sa pugnacité (vous voyez, c'est naturel pour elle !), droite, hiératique même, au rythme pizzicato de ses stilettos. Derrière elle, la fixant, le grand D, le regard un peu vague, rumine et s'en prend à un autre journaliste parce qu'il n'a pas rendu son papier à temps et à un autre parce que son papier est nul ; bref, il n'est pas content le grand D.

D est un journaliste brillant. Grand reporter pendant dix ans, il a parcouru le monde. Comme il est un excellent photographe, il s'est peu à peu spécialisé dans la photo de monuments, de sites naturels pittoresques et picturaux, et de fil en aiguille dans la photo d'art. Vers trente ans, quand il en a eu assez de cette vie itinérante, il s'est posé chez *Art &*

Culture où son tempérament de battant l'a vite propulsé à la rédaction en chef. Il est à ce poste depuis cinq ans et c'est même lui qui a embauché F ! Peut-être parce qu'elle est belle, peut-être parce qu'elle a du caractère, sûrement parce qu'elle écrit bien, plus encore parce qu'elle sent les choses profondes de l'art et qu'elle sait restituer les émotions. Mais, il se heurte souvent à elle, car ses articles sont, à ses yeux, disons pas assez racoleurs, disons pas assez vendeurs, trop critiques, disons trop polémiques.

En fait, le grand D aime F en secret, ce qui explique parfois le ton rugueux qu'il a avec elle, un peu comme une défense, une barrière qu'il s'impose pour ne pas dévoiler ses sentiments envers elle. Quand elle est là, il a du mal à détourner son regard alors qu'il souhaiterait le fixer sur elle, il a parfois des difficultés à exprimer clairement sa pensée tellement il est perturbé par sa présence. S'il apprécie évidemment sa culture, son intelligence, sa finesse qui ne gêne rien, D est surtout hypnotisé par la beauté de F.

Oui, F est belle, oui, F est jolie (pourquoi dit-on belle plutôt que jolie ou l'inverse ? Ne mégotons pas, retenons les deux, ce n'est pas immérité). F a donc vingt-cinq ans, une sorte de plénitude de l'âge jeune. Et à vingt-cinq ans, on aime forcément et, forcément, quand on est belle et jolie, on est aimée. Mais F

n'arrive pas vraiment à aimer. Le divorce de ses parents l'a marquée. Non que la situation matérielle fût dure, mais plutôt ce gâchis affectif de deux êtres qui fondamentalement s'aiment mais se déchirent et, au bout du compte, se quittent avec regret et peut-être avec remords, c'est ce gâchis qu'elle ne supporte pas. C'est peut-être pourquoi F oscille dans des aventures sans lendemains, entre des hommes de trente ans souvent imbus d'eux-mêmes, prétentieux, trop sûrs d'eux, qu'elle a tendance à dédaigner, et d'autres de vingt ans, impétueux, naïfs, fragiles qu'elle a tendance à mater. Et puis, elle a connu des hommes dans la quarantaine bien avancée, la recherche du père peut-être ; deux d'entre eux l'ont fascinée mais, soit qu'elle a réalisé que cela ne pourrait aller plus loin, soit que ceux-ci trop hésitants, trop occupés, n'ont pas voulu s'engager plus avant (l'auraient-ils voulu qu'il n'est pas sûr qu'elle eût accepté), ces histoires ont tourné court.

Bref, dans le domaine amoureux, F n'a pas d'attache, pas de projet, des souvenirs certes, mais pas d'histoires véritables qui l'ont vraiment marquée. En revanche, elle a beaucoup d'amis, dont certains ont même été ses amants de quelques jours et sont restés, malgré tout, des amis.

Le grand D n'est pas de ceux-là ; il a bien essayé une fois, timide tentative pas à la hauteur de la forteresse à conquérir. Il n'a pas vu que, comme

toute enceinte fortifiée, il y a toujours une poterne vulnérable où la sentinelle perd de sa vigilance à tel ou tel moment, un pan de muraille que la pluie et le temps ont détérioré et qui peut s'effondrer si on l'attaque à la base, un passage secret mal protégé qui court vers le donjon, vers le cœur du château.

D n'a connu jusque-là que des victoires faciles dans le domaine amoureux. Ses voyages lui ont permis de connaître des filles de tous les pays, de toutes les races, de toutes les conditions, amourettes passagères, parfois renouvelées à l'occasion d'une nouvelle visite. Victoires faciles, car ces filles, ces femmes étaient attirées par cet homme blanc, bien bâti, intrépide, parlant bien, à l'allure de baroudeur policé, bardé d'appareils photos sophistiqués ; une sorte de curiosité pour elles, un changement d'habitudes, une passade qu'elles savaient sans futur, mais ce qui compte c'est ce qui est vécu chaque jour. Avec certaines d'entre elles, D correspond encore par internet, ne perd pas le contact ; il en a même reçu deux à Paris, comme des Cendrillons venues au palais et à qui il offre une soirée inoubliable même si elles savent que les douze coups de minuit mettront fin à ce rêve et qu'il n'y aura pas de pantoufle de vair pour faire de ce rêve une réalité. *Ce qui est pris n'est plus à prendre* semble être leur devise. D a été généreux avec elles, leur a fait tout découvrir ou presque, sans ostentation, sans fierté mal placée, sans condescendance ; le bonheur, bien

sûr fugace, qu'il a vu dans leurs yeux, qu'il leur a apporté, est un bonheur simple, un bonheur d'enfant qui découvre les cadeaux de Noël, un vrai bonheur. Lui aussi est heureux, à la fois de leur avoir fait ce cadeau et d'avoir atteint une certaine plénitude pendant les quelques jours passés avec elles ; il les a quittées avec la promesse de se revoir, promesse sincère. D est effectivement sincère, il ira les voir s'il retourne dans leur pays. D ne calcule pas ; sa vie itinérante pendant des années lui a donné la valeur de l'instant présent, révélé l'importance des autres pour exister soi-même. C'est pourquoi il a du mal à trouver l'âme sœur ; il lui faut plusieurs âmes sœurs, parallèlement ou successivement ; du monde autour de lui, des personnes à aimer et des personnes qui l'aiment.

F est trop complexe pour D, trop indécise peut-être, trop exclusive sûrement. Il sait qu'elle a des aventures ; il sait aussi qu'elles ne durent pas. D sent confusément que si F voulait sortir avec lui, il aurait tendance à tout investir sur elle, à délaisser ses amis, à cesser toutes relations avec ses différentes conquêtes avec qui il entretient depuis si longtemps des relations même si elles sont devenues pour certaines uniquement amicales. Le siège de la forteresse F est trop dur pour lui à mener ; il en a le désir mais pas la force. D'ailleurs, même s'il investissait la place, la tiendrait-il longtemps ? Sa victoire ne se transformerait-elle pas en déroute, car

aussitôt prise, la forteresse, tel un château de sable, disparaîtrait vite à la première grosse vague qui ne manque jamais d'arriver. Et F passe du calme plat à la plus terrible des tempêtes, sans alerte. Alors, Dieu qu'elle est belle dans l'orage ! Les éclairs de ses yeux d'acier vous déchirent littéralement, ses mots sont des coups de tonnerre ; on sent son esprit gronder, cumulant les nuages noirs de ses idées bien arrêtées qui explosent en averses tropicales à la face de ses interlocuteurs. Puis, après un tel déchaînement, elle se calme ; le bleu de ses yeux est lumineux, reflétant dans les gouttes d'eau qu'ils portent encore une âme bien droite, bien trempée, un arc en ciel de douceur ; ses gestes deviennent alors amples et apaisants ; sa voix a la nonchalance de la brise océane qui peu à peu régule les vagues d'une mer qui retrouve une apparence de lac. F, c'est le sable ou l'eau qui s'écoule entre les doigts ; on croit un instant la saisir mais elle glisse et s'évade ; on serre les poings pour la retenir mais, si on les ouvre, c'est pour constater qu'il n'y a plus rien, sauf quelques traces de mica ou une gouttelette inattentive et esseulée, piètre souvenir d'un feu follet qui court sa vie.

F habite, au quinzième étage d'une tour qui domine le fleuve et la ville, un appartement assez spacieux, aux larges baies vitrées qui accueillent le soleil de midi jusqu'au crépuscule. De nuit, le spectacle est fantasmagorique, les lumières citadines créant une toile immense, mouvante, infinie dans

laquelle F se plonge avec délectation ; le double vitrage fait que ce spectacle est muet donnant une dimension insolite à ses traits de lumière jaunes, rouges, oranges, verts qui ne cessent de se projeter sans bruit sur la baie, comme des coups de pinceau hâtivement brossés sur ce fond noir aux multiples tâches multicolores et fixes, vives ou pâles, nettes ou floues, scintillantes ou grelottantes, points de vie, points d'attache d'une cité qui ne s'arrête jamais. F ne se lasse pas du spectacle jamais identique que cet écran vitré lui prodigue chaque jour ou plutôt chaque nuit et qu'elle a fini par appeler *Le tableau de la nuit*.

Il ne lui faut qu'une petite demi-heure pour parcourir à pied la distance qui sépare son bureau de son appartement ; elle prend rarement les transports en commun, préférant la marche – la musarde comme elle aime à dire, car elle varie souvent ses trajets en fonction de son humeur, du temps qu'il fait, de l'ambiance de telle ou telle rue, du changement de vitrines, des bruits et voix qui l'attirent ou qui la repoussent – ; seuls le gel ou l'orage lui font renoncer à sa vacation pédestre quotidienne. Lorsque F marche, F rêve ; elle est souvent comme aérienne ; son pas est toujours aussi décidé mais elle le sent léger comme si elle déambulait sur des nuages au son d'un concerto pour mandoline de Vivaldi⁵. Elle rêve, se raconte des histoires ou plutôt laisse son esprit lui raconter des histoires qu'il invente au fur et à mesure de sa

déambulation, se nourrissant des visions, des sons, des perceptions qu'il capte à chaque pas, chaque pas qui rythme sa production imaginaire comme un orgue de barbarie déborderait des cartes perforées dont les trous se formeraient au hasard, mais sans altérer la mélodie qui berce F. Ainsi, à chaque fois, F arrive chez elle sans avoir vu le temps passer ; parfois elle s'aperçoit qu'elle a mis un quart d'heure de plus que d'habitude sans même pouvoir dire quel chemin elle a parcouru ; il lui reste cependant dans la tête des images, des bruissements, des chuchotements dont elle ne saurait dire s'ils étaient réels ou fictifs.

Aussitôt arrivée chez elle, elle se douche, se change, se sert un verre de vin blanc de Loire, du Quincy, s'installe dans le fauteuil du salon, conque de rotin au coussin blanc – F a choisi un style de meubles orientaux d'origine ou d'inspiration thaïlandaise, chinoise ou japonaise en rotin, bois de rose, bambou ; les meubles sont peints en rouge vif, noir ou saumon, les coussins et couettes sont écrus – et admire longuement ce tableau qui, au-delà de la vitre, se réinvente chaque jour. Parfois, elle remarque un détail, elle se lève, se rapproche de cette frontière que constitue sa baie vitrée entre elle, la spectatrice, et la toile, comme au musée un écran transparent protège une œuvre précieuse. Elle scrute alors ce qui l'a attiré, point fixe ou mobile du tableau, imagine le pourquoi de sa présence, invente une histoire autour de celui-ci, imagine ce qu'il sera

demain au jour : sera-t-il encore là, le remarquera-t-elle encore, sera-t-il éteint à jamais, quelqu'un d'autre le verra-t-il, ce quelqu'un d'autre sera-t-il également attiré par lui comme F l'a été ? Même si elle doit ressortir pour une soirée, un spectacle, elle ne manque pas à cette contemplation et, si elle n'est pas repassée par son appartement, c'est au cœur de la nuit, à son retour, qu'elle se livre à celle-ci.

F ne peut s'endormir sans avoir lu, ne serait-ce que quelques lignes mais souvent beaucoup plus : poèmes, pièces de théâtre, romans, nouvelles, biographies, histoire, tout y passe. Sa bibliothèque occupe le grand pan de mur en face de la baie vitrée dans laquelle elle se reflète à la lumière du soir, comme si ses livres envahissaient le tableau de la nuit, comme s'ils allaient s'y répandre, absorber la vie et les lumières qu'il contient pour recréer des histoires que F pourra alors lire et découvrir, comme une immense réserve d'énergie et de création littéraires.

La nuit dernière, elle n'a pas trouvé le sommeil ; elle ne cesse de ressasser son article en cours qu'elle n'arrive pas à terminer. Il lui manque une dernière touche, ce elle ne sait quoi de conclusif qui fait qu'elle a le sentiment que c'est bouclé ; elle a relu quelques passages d'une biographie de Van Gogh qui l'inspire ; installée sur son futon, calée par des coussins, la couette sur les genoux et son ordinateur

portable dessus la couette, elle a cherché sur internet tous les tableaux de Vincent qu'elle pouvait trouver ; elle a fini par s'endormir, la lumière de chevet allumée. Et la nuit n'a pas porté conseil. F s'est réveillée avec ce même goût d'inachevé. Ruminant son insatisfaction tout en prenant un tardif petit déjeuner – café, toasts, fruit, yaourt, F ne se laisse jamais abattre –, elle a soudain eu un flash : elle doit aller au Musée d'O, c'est là qu'elle trouvera la solution. Comment lui est venue cette idée triviale voire sans vrai intérêt ? Que peut apprendre F dans ce lieu qu'elle connaît par cœur qu'elle ne sache déjà ? F l'ignore, elle a juste senti la chose comme impérieuse, comme un besoin à satisfaire sans réfléchir, comme une force qui s'est mise en branle pour l'emporter, sans l'avoir vraiment initiée. Soulagée, car cette idée lui semble être la solution à son problème, après une douche aussi rapide que froide, F s'est habillée : tailleur Chanel noir, strict, agrémenté de grandes poches sur le côté et d'une pochette sur le cœur ; chemisier en satin orange, carré de même étoffe et de même couleur dans la pochette ; collant invisible mais qui donne à sa peau un aspect également satiné ; un collier très fin en or blanc, une bague en or blanc ornée d'un petit diamant à l'annulaire gauche ; un maquillage léger, rouge à lèvres orange – pourquoi dit-on rouge à lèvres orange et pourquoi pas orange à lèvres ? –, fond de teint sable, mascara noir brillant ; les cheveux relevés et fixés par un nœud Chanel toujours ; une

ceinture large au double C entrelacé ; pour terminer, ses inévitables talons hauts de confection italienne qu'elle affectionne. Avant de sortir, elle enfle un manteau trois-quarts noir qui tombe exactement là où tombe la jupe de son tailleur, col de fourrure noire et discrète, une écharpe fine de couleur orange. Il est quinze heures quand elle quitte son appartement ; une demi-heure à quarante minutes la sépare à pied du musée.

Seize heures. Car, fidèle à sa pratique, F a musardé, mais bon elle n'a pas d'horaire à respecter et de toute façon ses pas l'ont amenée ainsi. Seize heures. F avance décidée et alerte dans le musée, passe de salle en salle. Sa destination est précise : la salle 35.

Notes

¹ Musée d'Orsay.

² L'une des abbayes cisterciennes de Provence, formant avec celles de Sénanque et Silvacane « les trois sœurs de Provence ».

³ « La vigne rouge à Montmajour » dite aussi « La vigne rouge », vendue en 1890 à Anna Boch (peintre impressionniste, membre du cercle bruxellois Les Vingt, mais aussi héritière du groupe Villeroy et Boch et mécène d'art belge) pour 400 francs (soit 1.700 euros environ en 2020) ; il en aurait vendu une autre pour 20 francs, un portrait d'un ami du père Tanguy, en 1888.

⁴ « La vigne rouge » pourrait être aujourd'hui vendue pour plusieurs centaines de millions d'euros !

⁵ F aime particulièrement l'andante du concerto pour deux mandolines.

Chez AlterPublishing LLC, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que l'ouvrage soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les livres et les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre

serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2020 AlterPublishing LLC